

CAMPEAU, Lucien, *Gannentaha — Première mission iroquoise (1653-1665)*. Éditions Bellarmin, coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites », no 6, 1983. 95 p. 9,00 \$.

Denys Delage

Volume 39, Number 1, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304332ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304332ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delage, D. (1985). Review of [CAMPEAU, Lucien, *Gannentaha — Première mission iroquoise (1653-1665)*. Éditions Bellarmin, coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites », no 6, 1983. 95 p. 9,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(1), 96–98. <https://doi.org/10.7202/304332ar>

CAMPEAU, Lucien, *Gannentaha - Première mission iroquoise (1653-1665)*. Éditions Bellarmin, coll. «Cahiers d'histoire des Jésuites», no 6, 1983. 95 p. 9,00\$

Si l'interprétation religieuse a longtemps dominé notre historiographie, et si l'histoire des Amérindiens a longtemps été réduite à l'offensive missionnaire chez eux, le renouvellement de l'histoire au cours des vingt dernières années, a conduit à déplacer les champs d'intérêt: économie, démographie, civilisation matérielle, etc. Plus fondamentalement encore, cela a conduit à une rupture avec les motivations des acteurs historiques. La plupart des historiens ne constituent plus désormais leur objet à partir de l'intentionnalité des acteurs mais à partir des rapports sociaux «objectifs». On dira en ce sens qu'on ne peut confondre le processus de fabrication des rapports sociaux coloniaux avec les décisions politiques des gouvernants ou encore, pour nous rapporter au sujet de ce livre, qu'il faut distinguer les intentions des missionnaires du processus objectif de rencontre/confrontation de deux univers symboliques (et spirituels) en contexte colonial. C'est dans cette perspective que de nombreux auteurs, tant en histoire qu'en anthropologie, ont réinterprété l'oeuvre missionnaire. On l'a généralement fait dans la perspective de la décolonisation et du relativisme culturel.

L'oeuvre missionnaire n'aurait été que l'offensive au plan religieux du colonialisme. Pour conquérir les hommes, pour s'accaparer de leur terre, il fallait d'abord les déposséder de leurs dieux. A cet égard, on a montré l'étroite collaboration du politique, du militaire et du religieux. On a donc fait équivaloir christianisation et acculturation, on a mis à jour les résistances à l'offensive missionnaire, on a dégagé les tensions énormes qu'a suscitées à l'intérieur des communautés amérindiennes l'apparition de communautés chrétiennes qui rejetaient les coutumes et rompaient avec les réseaux d'échange et d'entraide de leur société. Enfin, on a inscrit l'offensive missionnaire dans une quête de pouvoir dont la réalisation ultime s'observerait dans la réserve où, réduits à la dépendance, les Amérindiens se seraient retrouvés sous l'entière dépendance d'un clergé désormais «totalitaire». Le point de vue a donc été complètement inversé par rapport à l'interprétation traditionnelle. Sous un couvert d'«objectivation», il ne manque pas non plus, chez nous en tout cas, de quelques règlements de comptes avec le clergé qu'une classe montante d'intellectuels laïques a réussi à déloger. C'est contre ce nouveau courant que s'inscrit Lucien Campeau. Historien chevronné, habitué au dépouillement et à l'analyse minutieuse des sources - il décline en cela bien des historiens plus à la mode -, il a écrit l'histoire de la première mission iroquoise (1653-1665), et vise à démontrer qu'il s'agissait là d'une initiative dictée essentiellement par des motifs religieux (sans nier qu'il y en eût aussi d'autres) et que l'enjeu était le progrès du christianisme sur le paganisme. Interprétation d'ailleurs proche de celle du pape dans ses messages aux Amérindiens: «Gardez la foi (chrétienne) et conservez votre culture, réclamez vos droits.» Bref, le christianisme ne serait pas occidental mais universel, il constituerait un progrès de l'humanité, un passage des ténèbres à la lumière.

Si telle est la perspective d'ensemble du livre du père Lucien Campeau, de façon plus spécifique il vise à réfuter un argument selon lequel les Jésuites, et plus généralement les Français, auraient trahi les réfugiés catholiques hurons venus à Québec après la destruction de leur pays. Débris d'une tribu autrefois

puissante, désormais sans poids politique, ils auraient été sacrifiés aux exigences de la «real politik» française et livrés aux Iroquois dont on recherchait l'alliance afin d'y entreprendre l'offensive missionnaire. Nicolas Perrot, le premier, parlant d'un raid iroquois contre les Hurons réfugiés à l'Île d'Orléans, écrivit:

Ils (les Hurons) n'oublieront jamais la manière dont nous (les Français) les avons abandonnés dans cette occasion à la discrétion de leurs ennemis.

Ils se souviendront éternellement aussi du peu de mouvement que les Français se donnèrent pour s'opposer aux Iroquois, lorsqu'en temps de paix [Mai 1656] ils les enlevèrent dans l'isle d'Orléans, et qu'ils les firent passer en canots devant Québec et les Trois Rivières, en chantant pour les mortifier davantage.¹

En 1976, dans son livre, *The Children of Aataentsic*, Bruce G. Trigger a écrit un bref passage (p. 5, 816, 817) portant sur le rôle des Hurons dans la bataille qui, aux côtés des Français, les opposa aux Iroquois au Long-Sault. L'auteur voyait dans l'événement non pas le geste héroïque de la légende mais plutôt un raid pour s'emparer des fourrures des Iroquois; contrairement au mythe qui dénonçait la trahison des Hurons abandonnant seuls les Français à l'adversaire, il écrivait que ce comportement s'expliquerait par la trahison répétée dont les Hurons de Québec auraient été victimes de la part des Français. Il n'en fallait pas davantage pour que le père Lucien Campeau réponde à «l'outrage». Son livre vise donc à démontrer que jamais les Français (et encore moins les missionnaires) n'ont trahi. Nous voilà donc replongés sur le terrain de l'histoire traditionnelle et le débat à vrai dire n'intéresse plus grand monde. La piste de la trahison et des «bonnes et mauvaises» intentions ne nous mène nulle part sinon qu'à faire ressurgir de vieux débats éculés. Il est dommage que l'auteur se soit engagé sur cette piste plutôt que sur celle, autrement plus riche, du christianisme comme «progrès de civilisation». Enfin, voyons rapidement ses arguments.

Ce sont les Hurons réfugiés qui, les premiers, auraient accepté de se livrer aux Iroquois. Ils se seraient ensuite désistés. Les Français ne les ont donc pas délestés. Certes les Français iront fonder Gannentaha chez les Onondagas pour avoir une tête de pont chez les Iroquois, mais ce sera aussi pour y protéger la petite Église huronne. C'est d'ailleurs au risque de leur vie qu'ils y vivront et ce n'est que de justesse qu'ils réussiront à fuir lorsque la Ligue leur sera devenue hostile. Dans la paix comme dans la guerre, les Français protégeront leur allié huron - cela n'a-t-il pas permis à 80% des réfugiés d'échapper à la captivité iroquoise. Craignant un assaut concerté de la part des Iroquois contre la colonie des Hurons, «la bouillante jeunesse de Ville-Marie» avec à sa tête Dollard alla au-devant des Iroquois. La défection huronne fut un facteur déterminant dans la défaite aux mains des Iroquois.

Encore au stade du néolithique et à peine engagées dans l'agriculture, les sociétés iroquoiennes se caractérisaient, selon l'auteur, par un retard considérable de civilisation par rapport à l'Europe. De leur côté, bien que plus civi-

¹ Nicolas Perrot, «Mémoire sur les moeurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale», réimpression de l'édition du R. P. Tailhan de 1864, S. R. Publishers Ltd, Johnson reprint corporation, Mouton & Co, N. V., 1968, 84.

lisés, les Européens ne se comportèrent pas tous de la même manière vis-à-vis des Amérindiens. Les Espagnols furent plus violents, les Anglais s'établirent dans un esprit de conquête et de spoliation; imbus d'un esprit mercantile et soucieux que de profits, les Hollandais vendirent inconsidérément des armes à feu et furent ainsi à l'origine des guerres des fourrures. Restent les Français: bien que l'esprit mercantile les ait inspirés, c'est autant sinon davantage l'esprit missionnaire qui les guida, «ils désiraient gagner le continent à Jésus-Christ, par l'adhésion volontaire de la foi», ils se mêlèrent aux autochtones. Quant aux missionnaires, dès 1641 ils reconnurent l'existence autonome des cultures amérindiennes en optant pour la christianisation sans francisation; cette attitude les amena à reconnaître l'Amérique comme le territoire des Amérindiens. Enfin, qu'y a-t-il de plus à dire puisqu'ils allèrent jusqu'au sacrifice de leur vie.

*Département de sociologie
Université Laval*

DENYS DELAGE